

Les grandes orgues retentirent alors que nous entrions dans cette magnifique église gothique. J'avais treize ans, mon frère Lucien douze, c'était notre communion solennelle. Nos parents, surtout notre mère qui était croyante et pratiquante, avaient passé un accord avec monsieur le curé pour retarder ma communion d'un an afin d'éviter les frais de deux cérémonies. Vêtus d'une aube immaculée, serrée à la taille par un cordon blanc, un crucifix en bois sombre sur la poitrine, nous avançons dans la nef centrale, un cierge allumé dans la main gauche, un missel aussi lourd qu'une bible dans la droite. Lucien était passé chez le coiffeur, celui de notre père qui lui avait fait une coupe propre : nuque et oreilles dégagées, raie droite sur le côté droit, et petite fantaisie réclamée par ma mère, une petite mèche qui tombait en accroche-cœur sur son front ; moi, je préférais ses cheveux longs bouclés qui cachaient ses oreilles légèrement décollées sur le dessus. Je les collais tous les soirs ses oreilles, avec des morceaux de sparadrap, car la nuit, elles pouvaient se retourner, et il risquait de finir avec des feuilles de chou ; devant une telle vision, Lucien se pliait volontiers au rituel quotidien du collage. Quant à moi, mes cheveux noirs mi-longs tombaient sur mes épaules sous le voile maintenu par un élastique invisible, ils étaient également légèrement ondulés.

Je doutais de l'enseignement religieux, mais la musique, les chœurs, me transportaient, je flottais plus que je ne marchais sur les dalles de pierre de la nef centrale. J'allais à la rencontre du Roi des Rois, Dieu lui-même qui,

par la cérémonie de l'eucharistie, incorporation du Christ son fils, m'introduisait enfin à la communion avec toute la communauté chrétienne. J'allais moi aussi goûter la joie d'appartenir à cette famille dans laquelle ne régnait que le Bien, chacun ayant renoncé à Satan et ses œuvres du Mal. Je me suis demandé quel goût ça avait le fils de Dieu ; fugace a été la question, balayée par l'ouverture des sphères célestes, des rayons du soleil, filtrés par le vitrail multicolore, tombaient sur l'autel à cet instant précis, un signe.

A l'issue de la messe, séance de photos qui, agrandies, devaient trôner, dans un cadre en bois, pendant quelques années sur le poste de télévision. Celle de Lucien, prise de trois quarts, devant un décor gris représentant une arche romane, on voyait au centre, les gants blancs tenant le missel marron ; le bas, l'aube tombant sur des chaussures noires vernies, sans intérêt. Mais le haut, le visage ! La bouille ronde, sourire mystérieux comme la Joconde, la lèvre inférieure épaisse, la supérieure mince, et sur le front, l'accroche-cœur qui faisait fondre ma mère et les femmes de sa génération : « Qu'il est beau Lucien sur cette photo, un véritable angelot ! » Je voyais bien que ces remarques le flattaient ; c'est vrai qu'on ne voyait pas ses oreilles décollées. On en a fait d'autres des photos : celle devant la voiture de sport rouge décapotée de Jojo, le cousin qui avait réussi dans la vente, celle sur la terrasse, sur fond de géraniums multicolores, avec maman, sa belle robe d'été imprimée qui découvrait ses épaules nues, la tête légèrement penchée orientait son regard sur le fils unique et préféré. La vierge et l'enfant, on s'y croyait, il était un ange encore petit tel que le suffixe « lot » le laissait entendre. Plus tard, il deviendrait un ange à part entière ! Par obéissance, j'ai accepté la photo à la sortie de l'église, mais les autres... D'ailleurs, on ne m'a pas demandé d'en faire d'autres, c'était surtout Lucien le héros du jour. J'étais un peu jalouse des attentions de ma

mère à son égard, mais cette jalousie était atténuée par les regards que portaient les hommes sur moi. J'en ressentais une certaine gêne teintée d'une fierté orgueilleuse. J'avais déjà un pied dans l'adolescence alors que Lulu avait encore les deux dans l'enfance. Sous l'aube blanche, serrée à la taille par le cordon, se devinait ma poitrine ferme et déjà généreuse.

Maintenant, c'était l'heure des agapes, le repas, la grande bouffe afin de fêter dignement, en famille, notre entrée dans la communauté du Bien. Nous devions retirer l'aube blanche, la croix en bois sombre, afin de les rendre aussi propres qu'on nous les avait confiées. La magie de la cérémonie s'évanouissait devant l'appel des estomacs vides, les discussions du dimanche que nous ne devions interrompre sous aucun prétexte, bouches où alternaient entrées de ripailles et sorties de sons précipités, paroles vitales qui se télescopaient au-dessus de la croûte aux champignons ou du lapin au vin rouge accompagné de la polenta, le plat préféré de mon grand-père italien, en face duquel j'étais assise, au bout de la table dominicale. J'avais hâte que la journée finisse.

Je partageais la chambre avec mon frère. Elle était assez grande, séparée par un paravent. Le soir, avant de me coucher, je remis l'aube sur mon corps nu, je voulais savoir quelles sensations un vêtement considéré comme sacré pouvait me procurer ; Lucien faisait semblant de dormir, mais je savais qu'il ne perdait rien du spectacle dans la demi-obscurité. Le sacré du vêtement me laissa indifférente, ce qui m'excita, ce fut d'entendre Lulu bouger dans son lit. Debout devant la glace de l'armoire, j'ai retiré l'aube, lentement. Mes jambes se découvraient, mes fesses, mon dos, je me suis retournée face au lit de Lucien afin qu'il profite de la vision de ma poitrine nue. J'ai porté l'aube à bout de bras pour la mettre sur un cintre.

Allongée sous ma couette, je pensais à l'excitation que j'avais ressentie à me promener nue, dans la pénombre, sous le regard d'un autre. J'avais osé parce que c'était mon frère ; quelques années auparavant, nous prenions nos bains ensemble. Nous avons toujours tout partagé et il s'était créé un lien très fort entre nous, nous étions inséparables ; je pouvais lui demander n'importe quoi, il le faisait. Depuis quelque temps, lorsque je le regardais, j'éprouvais un certain trouble, je le trouvais beau. Au moment de l'endormissement, mes mains se retrouvaient systématiquement entre mes cuisses, sans qu'aucune volonté n'intervienne, comme pour calmer le trouble qui se concentrait là.

Arriva l'été et les grandes vacances. Lucien dû partir en colonie, quitter le cocon protecteur, le sein maternel si saint. C'était la première fois qu'il partait seul, et je voyais bien toute la peine qui remplissait ses yeux. C'était également la première fois que nous nous séparions pour un temps aussi long et j'en ressentais un véritable malaise.

— Je te donne ce cahier ; je l'avais acheté pour continuer mon journal intime. Tu vas écrire tout ce qui te passe par la tête, et moi, je ferai pareil ; on saura tout l'un de l'autre et ce sera comme si on s'était jamais quitté.

Il a écrit. Quand il est rentré de la colonie, il n'a pas voulu me laisser lire son cahier, je n'ai pas insisté. Pendant quelques semaines, j'y ai pensé à ce cahier, puis ma curiosité s'est émoussée jusqu'au jour où je me suis retrouvée seule à la maison ; un dimanche de février, Lucien et mes parents étaient partis rendre visite à une tante. N'ayant pas envie de passer une journée chez cette tante, une vieille fille plaintive à la retraite, j'ai prétexté une surcharge de travail scolaire pour rester tranquillement à la maison. J'avais une toute autre idée en tête : je cherchais des livres ou des revues parlant de sexe. J'ai trouvé dans la bibliothèque « les onze mille verges » de

Guillaume Apollinaire. J'ai feuilleté le bouquin d'une main, l'autre étant occupée à une masturbation en règle, j'ai joui. C'est alors que le souvenir du cahier de Lucien m'est revenu. Je n'ai pas mis longtemps à le trouver dans son bureau caché parmi ses cahiers d'école. Confortablement installée sur mon lit, j'ai lu :

« Lorsque j'ai lâché la main de maman, j'étais triste à pleurer, mais j'ai retenu mes larmes sur le quai de la gare, perdu au milieu d'inconnus, pour la plupart plus grand que moi. Je suivais le groupe guidé par un moniteur, ma petite valise pleine de vêtements marqués à mon nom. Il y avait des places réservées pour nous, je me suis assis à côté de la fenêtre, regardant défiler le paysage, sans le voir.

L'arrivée à la colonie d'Andernos : de grands bâtiments plats posés sur un terrain plat sablonneux, entre des immenses pins parasols à l'intérieur d'un enclos grillagé, c'est une prison. Mais quelle faute ai-je donc commise ? On passe à l'infirmerie pour être pesé, mesuré, tâté, examiné, tensionné. En slip, enfermé dans un mutisme ruminant de tristesse, j'attends mon tour, bien décidé à ne pas ouvrir la bouche. Ils seraient obligés de me renvoyer chez moi, mais l'infirmière me fait craquer, et je pleure dans ses bras. Elle est grande, blonde, elle me prend sur ses genoux, me regarde de ses beaux yeux bleus en affirmant que je vais découvrir la mer, me faire plein de copains. « Et puis, si ça ne va pas, tu pourras venir me voir quand tu veux, tu demanderas Sophie, je serai toujours là pour toi, d'accord ? »

C'est la première fois qu'une étrangère me prend sur ses genoux, me dit des mots aussi gentils. Ça me fait un drôle d'effet. D'un seul coup, je me sens plus léger, la chape de tristesse s'évanouit, mon ventre moins douloureux gargouille, je cours aux toilettes, où tout en me vidant, je bande.

Des bandes se sont formées. Je suis dans celle de Jacson, un parisien qui s'est pris de sympathie pour moi, le

campagnard. Je suis le plus petit de la colonie, il est l'un des plus grands, mais surtout, il connaît tout et n'a peur de rien. Il est brun, comme moi, les cheveux bouclés, comme moi, (ils ont repoussé et cachent en partie mes oreilles). Mais il a deux choses qui me manquent : la taille, il me dépasse de presque deux têtes, et des poils : sous les aisselles, sur le torse et le ventre, un début de moustache et de barbe au menton. Il m'a surnommé Lulu, ou p'tit Lu, diminutif de Lucien. Ça sonne un peu féminin ou carrément biscuit, mais je m'en fiche parce que c'est Jacson qui l'a décidé et ce que dit Jacson, c'est presque parole d'évangile.

Une fin d'après-midi, nous rentrons de la plage. Je marche à côté de Jacson qui plaisante avec Bouboul, son pote de Paris et le mono avec qui il parle d'égal à égal, ce qui m'impressionne. Les filles et le sexe sont le sujet. Mes oreilles en alerte, orientées comme un radiotélescope, ne perdent rien de ce qui se dit. Il y est question d'emballer des filles qui ne demandent que ça. Elles en ont autant envie que nous et il faut être con pour penser le contraire, que celles qui jouent les saintes nitouches sont celles qui en ont le plus envie, les meilleures au lit... Le mono objecte qu'on doit y mettre une certaine forme, faire connaissance, prendre un certain temps pour discuter... Jacson n'est pas d'accord pour perdre son temps en vaines paroles puisqu'on cherche la même chose, et il va le prouver. On croise régulièrement deux filles sur le parcours. Je les avais remarquées qui se parlaient, nous regardaient en riant. Ce jour-là, Jacson et Bouboul prennent quelques longueurs d'avance et vont à leur rencontre. Avant que nous les ayons rejoints, ils marchent devant nous, chacun tenant une fille par le bras, puis par le cou, et avant l'entrée de la colo, ils les embrassent sous les regards incrédules du mono, et envieux du groupe. Quant à moi, je suis tellement surpris qu'un mélange de sentiments se télescope dans ma tête, oscillant entre une

admiration sans borne et un dégoût profond. Jacson est le héros qui séduit les princesses mais qui trahit la pureté de l'amour en faisant le péché de chair, et en plus sans violence, car j'ai bien vu qu'elles sont consentantes. Ça bouscule toutes mes convictions, toutes mes croyances et je suis complètement perdu, paumé, je n'y comprends plus rien.

Le soir, dans mon lit, je dis mes prières quotidiennes, un « Notre Père » et un « Je vous salue Marie », les mains jointes sur mon ventre, mais ce soir-là, quelque chose a changé, je suis moins convaincu par les paroles muettes qui défilent automatiquement.

Le lendemain, le sous-directeur, un sous-officier barbu à la retraite a organisé un jeu de piste, sorte de course d'orientation dans les bois landais. On est parti tôt dans un bus, qui nous a déposés sur un parking au beau milieu de la forêt, et on s'est assis en rond dans une petite clairière. Il est à l'aise le sous-off, distribuant les conseils comme des ordres, il revit les temps forts qui ont marqué sa vie de militaire, ça transpire par le ton autoritaire, la précision sans faille de ses explications. Moi, j'écoute attentivement, tout fier d'aller jouer dans la cour des grands, sérieux comme un soldat à qui on confie une mission vitale : s'il m'avait demandé de me mettre au garde-à-vous, j'aurais obéi sans hésiter ; mais il nous demande simplement de constituer des groupes de trois ou quatre. Comme d'habitude, j'attends d'être choisi, n'osant pas imposer ma présence. J'imagine que personne ne veut s'encombrer du petit qui risque de retarder le groupe ; pourtant, j'ai bien enregistré les consignes et je suis certain d'être un bon élément, voire un atout précieux parce que j'ai l'habitude de courir les bois, que j'aime ça, et que je ne me suis jamais perdu. En fait, ce n'est pas vraiment à cause de ma taille que je n'ose pas, mais plutôt, à cause de ce sentiment diffus d'insignifiance qui me barre l'accès à un sentiment d'existence. La tête haute, les yeux grands ouverts, qui

soulevaient ma concentration lors des explications du barbu, cédèrent la place à une tête basse et un regard qui fixait la pomme de pin entre mes jambes malingres, dès qu'il fut question de former des groupes. Je suis là, assis seul au milieu des autres, quand une main se pose sur mon épaule et qu'une voix familière caresse mes oreilles : « tu viens avec nous Lulu ? » Cette interrogation est une invitation, et c'est la voix de Jacson. Je sais qu'il m'aime bien mais jamais je n'aurais pensé qu'il me choisirait, lui et l'inévitable Bouboul pour constituer un trio capable d'arriver le premier au point de rendez-vous. Je suis prêt à tout pour ne pas les décevoir, à mettre mes connaissances instinctives de campagnards, à courir le plus vite possible sur mes petites jambes pour ne pas les retarder. On va gagner, c'est sûr, les autres vont voir... On prend un sentier, tranquillement, en marchant. Bouboul range la carte, et on avance. Ils n'ont pas l'air pressé, cela doit faire partie d'un plan longuement élaboré, pour donner le change aux autres. Quand on se retrouve tous les trois au milieu des bois, Bouboul ressort la carte. J'attends impatientement qu'ils me fassent part de leur tactique, puis je demande :

— On est perdu ? Je peux vous aider, vous savez, j'ai l'habitude de me promener dans les bois.

Ils éclatent de rire. Ils se moquent de moi. Une vague de tristesse me met des larmes pleins les yeux. Je suis perdu, en plein désarroi. Ce que je croyais être de la sympathie, de l'amitié protectrice comme pour un petit frère, n'est en fait qu'une mascarade. Je m'enfuis à toutes jambes, ils peuvent toujours courir pour me rattraper. Les fougères qui bordent le sentier défilent à toute vitesse. Je fixe un point loin devant, complètement brouillé par les larmes qui coulent, coulent. J'ai mal, j'ai peur, ça court tout seul. Tout seul au monde, je le suis, alors que faire d'autre que courir, partir loin, très loin ; je ne contrôle plus mes maigres jambes qui s'emballent. J'entends vaguement

des appels : « Lulu... tends... pliquer. » Et ce qui devait arriver arriva : dans une légère descente, je m'étale de tout mon long sur le sable du sentier. Pas le moindre bobo, mais une rage ! Une rage qui me fait hurler un cri si longtemps retenu, et je vois de la peur dans le regard des deux autres qui me rejoignent.

— Lulu t'as rien, tu vas bien ?

Je suis secoué de sanglots. Alors, Jacson s'agenouille, et me prend dans ses bras.

— Pleure pas p'tit frère, je suis là.

Bouboul se joint à nous. Quand je réussis à me calmer et à ouvrir les yeux, je vois. Je vois les leurs humides et des petites billes se former au coin des paupières.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans ta tête p'tit Lu ?

Nous sommes assis là où je suis tombé, et il sourit à présent Jacson, tout comme Bouboul, mais ça n'a plus rien de moqueur, c'est doux et humide comme une rosée de printemps. Je hoquette :

— J'ai cru que vous m'aviez trahi, que vous aviez fait semblant de vous intéresser à moi, de me donner votre amitié pour ensuite me rendre ridicule. Ça m'a fait tellement peur que j'ai plus eu de pensées, tout s'est embrouillé et j'ai couru... Tu m'as appelé « p'tit frère » Jacson, c'est vrai, j'ai bien entendu ?

— C'est vrai Lulu.

Il a toujours le regard brillant Jacson.

— Bouboul est mon meilleur ami, on se connaît depuis la maternelle, et toi t'es devenu mon p'tit frère.

Il y a du silence. Des chants d'oiseaux, les bruits de la forêt, le balancement des pins qui émettent de légers craquements, une pomme qui tombe dans les fougères, le trotinement d'un animal inconnu. Sensation de communion, mais avec des êtres de chair et de sang, et je pense alors : « c'est encore mieux qu'avec Jésus », et cette pensée ne me perturbe pas. Puis, Bouboul parle :

— Bon, faut qu'on t'explique maintenant. T'as cru qu'on se moquait de toi quand tu nous as proposé ton aide, mais c'est de l'adjudant qu'il s'agissait, de son jeu de piste à la con. T'as remarqué comme il s'y croyait ! On n'est pas à l'armée.

— Alors, ça vous est égal de pas arriver les premiers.

J'ose pas dire que moi, ça m'intéresse, le jeu de piste.

Ils se regardent avec un sourire de connivence. J'attends qu'ils me mettent dans la confiance. Jacson reprend :

— Tu te rappelles ce qu'il a dit le militaire : « Vous avez chacun une ration qui vous permet de tenir la journée, si vous n'êtes pas au bivouac de midi. Rendez-vous ici même ce soir jusqu'à dix huit heures. Avec les cartes que je vous ai données, vous ne devez pas vous perdre. Si vous rencontrez un problème, appelez le numéro de la colonie, il y a trois villages à moins de cinq kilomètres. »

Nous, on va aller dans un de ces patelins. Il y aura bien un café avec des flippers et des baby-foot, et des filles à draguer. C'est pour ça qu'on rigolait tout à l'heure, c'est l'occasion rêvée, une journée d'liberté, ça s'refuse pas.

— Vous avez pas peur qu'on nous voie et puis, si on ramène rien des différentes énigmes du parcours, on saura qu'on n'a pas fait le jeu.

— Personne nous connaît et on dira qu'on s'est perdu. On passera pour des nuls mais nous on aura notre secret, pas si nuls que ça !

Partager un secret avec Jacson et Bouboul, c'était jurer serment d'allégeance, comme entrer dans la confrérie des Chevaliers du Temple. A ce moment, je suis fier d'avoir été choisi, je suis un élu. Je n'ai plus peur de désobéir, de commettre un péché. Qu'y a-t-il de mal d'aller jouer au flipper plutôt qu'au jeu de piste ? Si péché il y a, il est véniel.